

à sa demeure pour revenir ; car nos mesures étaient prises pour nous remettre sur la route du Canada dès le lendemain matin. Forcé nous fut donc de borner là notre inspection de tant de richesses scientifiques, pour reprendre la route de Salem, car déjà les nombreux édifices à terrasses des environs projetaient leurs ombres jusqu'au de là des parterres qui les séparent de la route.

La compagnie du Grand Tronc, comme nous l'avons déjà noté, ayant repudié ses engagements avec l'Association, comme il nous fallait payer notre retour, nous nous décidâmes à l'effectuer par une autre route. Nous prîmes donc notre billet pour le Vermont Central, et ce, avec d'autant plus de satisfaction, que partant de Salem le matin, nous arriverions le soir à Montréal ; tandis que par la voie de Portland, il nous aurait fallu passer une nuit dans les chars ; et l'on sait ce que vaut une nuit dans les chars, pour ceux surtout dont les balancements du berceau ne sont plus qu'une réminiscence d'un demi siècle.

Dès 6 h. du matin, le 24, nous prenions donc de nouveau place dans les chars pour Boston. Nous ne mettons pied à terre dans la gare de cette ville que pour avaler une tasse de café qui doit nous tenir lieu de déjeuner, et nous nous installons de suite dans un char du Vermont Central. La grande cité avec ses faubourgs est bientôt franchie, et en quelques minutes nous sommes à Lowell, ville si renommée pour ses manufactures ; et où demeurent un si grand nombre de nos compatriotes. Nous passons successivement Nashua, Manchester qui nous frappe par ses belles rues toutes plantées d'arbres et un grand nombre de superbes maisons toutes construites sur le même modèle ; on nous dit que c'étaient des maisons de pension pour les nombreux travailleurs des manufactures de la place. Nous entendons fréquemment parler français parmi les nombreux, curieux sur le trottoir de la gare, et nous savions d'ailleurs qu'il y avait beaucoup de Canadiens à Manchester. De quelle paroisse venez-vous, demandâmes-nous à un homme déjà assez avancé en âge ? — De St. Hyacinthe répondit-il. — Comment vous trouvez-vous ici ? — Bien, on gagne assez d'argent ; mais il faut travailler fort. — Comment cela ? — C'est que nous ne sommes pas nos maîtres ici comme en Canada ; c'est à l'heure, c'est à la minute qu'il faut compter le travail. Mais, poursuivit-il, j'étais pauvre ; j'avais quatre grandes filles qui ne gagnaient rien, n'ayant qu'un emplacement : ici, les filles gagnent presque autant que les hommes : mais viennent encore deux années comme les quatre que j'ai déjà passées ici, et je détale bientôt pour le Canada, car j'aurai de quoi m'avoir une petite terre pour vivre en travaillant avec ma bonne femme et mes quatre filles que je ne voudrais pas marier par ici. Car, ajouta-t-il, les larmes dans